

Deus caritas est

Dans sa première encyclique, Benoît XVI va au cœur même de notre foi : l'amour chrétien. Si l'amour était déjà « le noyau de la foi d'Israël » (cf. Dt 6, 4-5 ; Lévi 19, 18), le christianisme lui a donné « une profondeur et une ampleur nouvelles ». En reprenant l'affirmation de 1 Jn 4, 16 : « Dieu est amour », Benoît XVI entend répondre à ceux qui associent « la vengeance au nom de Dieu » et véhiculent ainsi l'image du fanatisme terroriste religieux.

La première partie de l'encyclique a pour but de montrer que l'amour chrétien assume et réalise toutes les dimensions et les aspirations de l'amour humain. Notre Pape n'est pas un moraliste pudibond ! Il appelle un chat « un chat » et l'amour par excellence, celui entre homme et femme, « eros » ! En fait, Benoît XVI veut répondre à l'objection radicale de Nietzsche à l'encontre du christianisme. Selon le philosophe allemand, « le christianisme aurait donné du venin à boire à l'*eros* qui, même s'il n'est en vérité pas mort, en serait venu à dégénérer en vice ». En d'autres termes, la morale chrétienne, avec son fatras de commandements, interdits et autres tabous, aurait souillé la plus belle chose du monde : la sexualité ! Chez les Grecs, souligne Benoît XVI, l'*eros* était associé au sacré : « folie divine » submergeant l'homme, promiseuse d'une « extase divine », l'*eros* trouve son expression dans le culte de la fertilité et la prostitution sacrée. Le Pape n'a pas de peine à relever que les prostituées en question n'étaient cependant pas considérées comme des personnes, instrumentalisées qu'elles étaient pour susciter la folie divine : « C'est pourquoi l'*eros* ivre et indiscipliné n'est pas montée, 'extase' vers le Divin, mais chute, dégradation de l'homme. Il devient ainsi évident que l'*eros* a besoin de discipline, de purification, pour donner à l'homme non pas le plaisir d'un instant, mais un certain avant-goût du sommet de l'existence, de la béatitude vers laquelle tend tout notre être. » Il ne s'agit donc pas de refuser l'*eros*, auquel Benoît XVI reconnaît bien sa relation avec le divin, soit l'infini et l'éternité qu'il promet, mais de le purifier pour que l'instinct ne le réduise pas à l'éphémère. Le christianisme – religion du « Verbe fait chair » est tout le contraire du manichéisme qui récuse la corporéité. L'homme, union substantielle de corps et d'âme, n'est véritablement accompli que dans l'harmonie des deux. Mais l'exaltation du corps à laquelle nous assistons aujourd'hui conduit en réalité à sa réduction au sexe et à sa dépréciation en marchandise : « ce n'est vraiment le grand oui de l'homme au corps [...] nous nous trouvons devant une dégradation du corps humain, qui n'est plus intégré dans le tout de la liberté de notre existence, qui n'est plus l'expression vivante de la totalité de notre être, mais qui se trouve comme cantonné au domaine purement biologique. »

Pour dépasser l'égoïsme, l'*agapè* (la charité biblique) nous oriente vers l'autre : amour de bienveillance, il cherche le bien de l'être aimé. Benoît XVI nous offre ici une des fulgurances de sa pensée théologique : « Oui, l'amour est « extase », mais l'extase non pas dans le sens d'un moment d'ivresse, mais extase comme chemin, comme exode permanent allant du je enfermé sur lui-même vers sa libération dans le don de soi [...]. » Mais le Pape demande explicitement qu'on n'abonde pas dans le sens d'une opposition radicale entre l'*eros* et l'*agapè*, à moins d'idéaliser, c'est-à-dire de « déréaliser » le christianisme : « En réalité, *eros* et *agapè* [...] ne se laissent jamais séparer complètement l'un de l'autre. » D'une part, « même si l'*eros* est initialement surtout sensuel [...], lorsqu'il s'approche ensuite de l'autre, il se posera toujours moins de questions sur lui-même, il cherchera toujours plus le bonheur de l'autre [...], il se donnera et il désirera 'être pour' l'autre ». D'autre part, « l'homme ne peut pas non plus vivre exclusivement dans l'amour oblatif [...]. Il ne peut pas seulement donner, il doit aussi recevoir. Celui qui veut donner de l'amour doit aussi le recevoir comme un don. »

Benoît XVI n'hésite pas à parler de l'*eros* de Dieu pour l'homme. N'est-ce pas en termes tiré du lexique passionnel des épousailles que Dieu qualifie sa relation avec son peuple. Or « l'*eros* de Dieu [...] est, en même temps, totalement *agapè* ». à cause de sa gratuité qui n'implique de notre part aucun mérite et surtout en raison du pardon : un amour qui pardonne « retourne Dieu contre lui-même, son amour contre sa justice ». Ainsi, « l'*eros* est anobli jusqu'au plus haut point, mais, en même temps, il est ainsi purifié jusqu'à se fondre dans l'*agapè* ».

Dans ce registre matrimonial, Benoît XVI relève une certaine similitude entre le mythe platonicien selon lequel l'homme, à l'origine sphérique parce que complet en lui-même et autosuffisant, fut coupé en deux par Zeus, pour punir l'homme de son orgueil, de telle sorte qu'une hémisphère est désormais toujours en quête de l'autre en vue de sa complétude, et le récit de la Genèse où Eve est formée à partir d'une côte d'Adam de telle manière que l'homme n'est vraiment complet que lorsqu'il s'attache à sa femme « et tous les deux ne feront plus qu'un » (Gn 2, 24). L'*eros* se trouve ainsi enraciné dans la nature même de l'homme et renvoie en fin de

compte au mariage. Benoît XVI note la correspondance profonde entre le mariage monogamique, à l'image de la communion des personnes du Dieu monothéiste.

Benoît XVI montre finalement comment le Christ, selon « un réalisme inouï », a donné « chair et corps » à de tels concepts : « dans sa mort sur la croix s'accomplit le retournement de Dieu contre lui-même, dans lequel il se donne pour relever l'homme et le sauver ». Par l'Eucharistie, il donne une présence durable à cet acte d'offrande. Et, quand nous communions, « nous ne recevons pas seulement le *Logos* incarné de manière statique, mais nous sommes entraînés dans la dynamique de son offrande ». Comme « je ne peux pas avoir le Christ pour moi seul », la communion « me tire hors de moi-même » de façon à ne faire qu'un seul corps avec tous les chrétiens. D'où l'*agapè* est aussi un nom de l'Eucharistie.

Dans la seconde partie de l'encyclique, le Pape s'intéresse au service de la charité, la *diaconie*, qui est une des tâches essentielles de l'Eglise. Comme il avait répondu à Nietzsche dans la première partie, il répond maintenant à Marx. Selon celui-ci, les pauvres n'ont pas besoin de charité, mais de justice. D'ailleurs, aider, par des initiatives de charité, l'homme qui se trouve dans une situation de pouvoir injuste, c'est œuvrer au service de ce système d'injustice, en être le complice, le pérenniser et retarder ainsi la révolution ! Benoît XVI ne peut d'abord que constater la faillite du communisme : « Le marxisme avait présenté la révolution mondiale et sa préparation comme la panacée à la problématique sociale : avec la révolution et la collectivisation des moyens de production, tout devait immédiatement aller de manière différente et meilleure. Ce rêve s'est évanoui. » Benoît XVI réfute ensuite la conception de l'Etat Providence : « l'Etat qui veut pourvoir à tout, qui absorbe tout en lui, devient en définitive une instance bureaucratique qui ne peut assurer l'essentiel dont l'homme souffrant – tout homme a besoin : le dévouement personnel plein d'amour [...]. En effet : « Il y aura toujours de la souffrance qui réclame consolation et aide. Il y aura toujours de la solitude. Il y aura toujours des situations de nécessité matérielle, pour lesquelles une aide est indispensable, dans le sens d'un amour concret du prochain. »

Le Pape se livre à un exercice de philosophie politique en rappelant aux responsables de la chose publique qu'ils doivent avant tout promouvoir la justice. L'Eglise intervient médiatement dans ce domaine en purifiant les consciences sur les exigences de la justice et en réveillant les forces morales pour le service de la justice. Mais l'office propre et immédiat de l'Eglise reste la charité.

Quel est le profil spécifique de l'activité caritative de l'Eglise, tant il est important qu'elle « ne se dissolve pas dans une organisation commune d'assistance, en devenant une simple variante » ? Benoît XVI signale entre autres caractères de l'activité caritative de l'Eglise son indépendance à l'égard des partis et des idéologies.

Une encyclique atypique d'un Pape au discours non convenu.

Christian Gouyau, *Pie Pelicane* 164 (Mars 2006)